



Cycle "Grands espaces, grand écran, 4/4)

## La randonnée

( Walkabout)

(Nicolas Roeg, Royaume uni/ Australie, 1971)

### Fiche technique

Scénario : Edward Bond, d'après l'œuvre de James Vance Marshall  
Production : Si Litvinoff  
Musique : John Barry  
Photographie : Nicolas Roeg  
Montage : Antony Gibbs, Alan Pattillo  
Décors : Brian Eatwell  
**Distribution**  
Jenny Agutter : la fille, Luc Roeg : le garçon blanc, David Gulpilil : l'aborigène, John Meillon : Le père



Format :1.85:1 Durée : 100 minutes. Budget: 1 000 000 dollars australiens

Dates de sortie: Australie: octobre 1971. France: Cannes 16 mai 1971, en salle 23 février 1972 puis ressortie juin 2015.

### Critiques et commentaires

Victime durant le 19ème siècle d'une colonisation britannique bien moins pacifique que ce que l'histoire avait dans un premier temps affirmé, le peuple aborigène avait pendant plus d'un siècle subi la main-mise des colons sur ses terres et sur ses enfants. En 1869, une loi fut en effet érigée pour autoriser la saisie d'enfants métisses à des fins d'assimilation complète, la pratique de la langue aborigène leur étant notamment interdite. L'espèce aborigène était considérée par les colons blancs comme étant à éradiquer, et jusqu'en 1928 (et le massacre de Coniston), les expéditions de « représailles » contre ses représentants n'étaient pas rares. Ce n'est qu'au milieu des années 60 que des mouvements sociaux se dressèrent pour défendre les droits des aborigènes, et face à une mobilisation populaire massive, ils furent enfin recensés comme citoyens australiens suite à un référendum de 1967. Simultanément, grâce notamment aux travaux de l'anthropologue William Stanner venant rompre ce « Grand Silence » visant à délibérément les omettre de la mémoire collective australienne, la politique d' « enlèvement » des enfants aborigènes à leurs familles prend fin en 1970. Lorsque Nicolas Roeg entame son projet, la question de la place des aborigènes dans la société australienne est donc particulièrement d'actualité. Par ailleurs, son film occupe une place importante dans l'histoire du cinéma australien par la manière dont il traite le personnage même de l'aborigène : jusqu'alors, la place qui lui était réservée était limitée à celle du pisteur primitif ou à l'indigène menaçant... et était d'ailleurs la plupart du temps interprété par des comédiens blancs au visage peint. Le fait d'accorder une place aussi essentielle à un protagoniste aborigène (incarné par un comédien lui-même natif) et de consacrer une bonne partie de l'intrigue (ainsi que le titre du film) à un aspect aussi important de leur culture était donc assez révolutionnaire. A ce sujet, laissons l'écrivain-ethnologue Bruce Chatwin nous résumer le principe du Walkabout tel qu'il le décrit dans son indispensable *Chant des pistes* : « Je ne me souviens pas du moment où j'ai entendu l'expression Walkabout pour la première fois. Mais il m'était resté l'image de ces noirs « civilisés » qui, un jour, travaillaient heureux dans une station d'élevage et qui, le lendemain, sans un signe d'avertissement et sans bonne raison, prenaient leurs cliques et leurs claques et disparaissaient dans la nature. Ils abandonnaient leurs vêtements de travail et partaient ; pendant des semaines, des mois voire des années ; ils traversaient à pied la moitié du continent, parfois uniquement dans le but de rencontrer un homme, puis ils revenaient comme si rien ne s'était passé. »

dvd classik, **Antoine Royer**, 1er novembre 2008

Hypnotique. C'est l'effet que produit la "balade sauvage" à laquelle nous convie Nicolas Roeg dans *Walkabout*, méditation panthéiste et cruelle sur la société occidentale et les rapports troublés entre l'homme et la nature. Après quelques plans furtifs d'une métropole bruisante, où

**Le Ciné-club de Grenoble Mardi 7 mai 2019**

l'activité humaine semble incessante, le cinéaste arrache à la "civilisation" une adolescente et son petit frère pour les projeter, seuls, dans une vaste étendue désertique. C'est alors que leur trajectoire de survie commence – ou plutôt, leur réapprentissage de la vie. Car il s'agit bien du parcours initiatique de deux enfants qui, à travers leur odyssée sauvage et leur rencontre avec un jeune Aborigène, vont peu à peu se réapproprier le monde. (...)

Mais *Walkabout* n'est pas un hymne pastoral et candide à la Nature. Malgré la majesté des paysages et la chaude lumière qui vient caresser les personnages, Nicolas Roeg filme les dangers qui guettent les enfants à leur insu, à l'instar de Charles Laughton dans *La nuit du chasseur* : ici un python, là un scorpion, plus loin encore un étrange animal qui en dévore un autre et, bien entendu, l'omniprésence d'un soleil implacable brûlant tout sur son passage. Face à cette nature parfois hostile, le jeune Aborigène se révèle un guide bienveillant avec les deux Occidentaux. Et surtout, le cinéaste montre qu'entre êtres humains, la communication peut s'établir, en dépit de la barrière de la langue. Dans cette magnifique relation qui se tisse entre les trois protagonistes, le petit garçon est un médiateur poétique, dans la grande tradition du cinéma fantastique où les enfants assurent le lien entre le monde réel et le fantasmagorique. Décidément, *Walkabout* n'en finit pas de dévoiler ses merveilles...

Franck GARBAZ (Solaris Distribution, distributeur du film, juin 2015)

Et puis, au delà de toute considération sociale et critique, le cinéaste s'interroge tout simplement sur la notion même de différence de culture et de mécanisme intellectuel des deux héros, qui rend leur union impossible. C'est là qu'intervient une utopie dont Roeg n'est pas dupe, qui n'est pas sans évoquer les théories du « flower power » : cette relation éphémère ne repose que sur un fantasme poétique de vie idéale. Nul ne peut suffisamment s'adapter aux coutumes de l'autre. Aussi, *Walkabout* évoque la fin de l'enfance et l'entrée dans l'âge adulte, comme la fin de la beauté et l'entrée dans le quotidien. Il évoque les quelques traces de libertés et d'évasion vécues avant le retour à l'enfermement de la « vraie vie » Cette aventure au delà du temps en communion avec l'univers n'aura été qu'une courte parenthèse, désormais gravée comme un paysage mental, un fantasme impossible, un souvenir envolé, un instant à jamais révolu. Cet Eden devient la figure abstraite d'une humanité perdue, de « l'être » disparu ; il définit un paysage protégé et métaphorique appartenant au règne de l'Idée, comme signe d'une quête impossible du bonheur. Ce « moi » n'existe plus qu'en rêve, à l'intérieur de soi.

Olivier Rossignot, Culturopoing, 2 juin 2015

Dans ce deuxième long-métrage de Nicolas Roeg, sorti pour la première fois en salles en 1971, le bush australien semble surgir d'une hallucination rituelle dont l'harmonie est encore et encore déchirée par les dissonances du monde colonial. Tout en tension, émotionnelle, sensorielle, politique, dialectique, ce film fou et splendide, scénarisé par Edouard Bond et mis en musique par John Barry, suit l'errance de deux petits Anglais abandonnés dans le bush, qui emboîtent le pas à un jeune Aborigène, avec lequel ils reviennent à une sorte d'état de nature. Reflet inversé et violemment anamorphosé de *L'Enfant sauvage* de Truffaut, il envisage le colonialisme comme un péché originel, qui ne peut conduire qu'à la nostalgie amère d'un paradis perdu.

Isabelle Régnier, Le Monde, 2 juin 2015

Filmographie partielle de Nicolas Roeg (1928-2018) réalisateur de longs métrages (13 de 1970 à 2007) mais aussi projectionniste, cameraman, monteur, directeur de la photographie... :

1970 : *Performance*, co-réalisé, **1971 : *Walkabout***, 1973 : *Ne vous retournez pas* (*Don't look now*), 1976 : *L'homme qui venait d'ailleurs* (*The Man who fell to Earth*), 1990 : *Les sorcières* (*The Witches*), 1991 : *Cold Heaven*, 1995 : *Two Deaths*, 2007 : *Puffball*

La semaine prochaine: **Rendez-vous NSK Grenoble**

Mercredi 15 mai 2019, 20 h

**L'envers d'une histoire**, Mira Turajlic, 2018

Samedi 18 mai 20h

**Sarajevo: State in time**, Benjamin Jung/ Théo Meurisse, 2019

En présence des réalisateurs